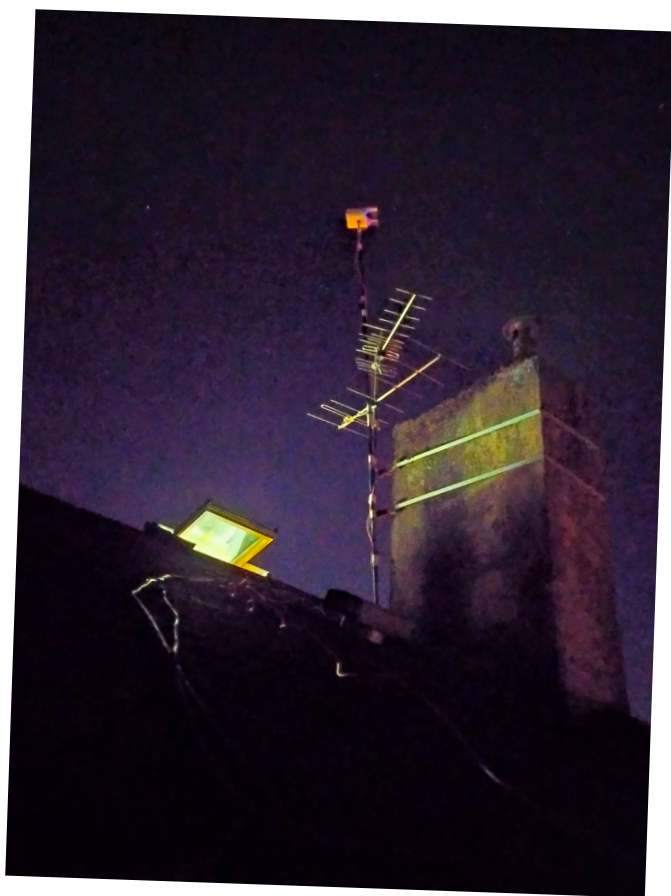


du 11 février au 14 mai 2023,
du lundi au vendredi de 12h à 18h,
le samedi et le dimanche de 14h à 18h
Galerie, entrée libre

C	O	N	F	O	R	T	185 RUE DU FBG DU PONT NEUF POITIERS
M	O	D	E	R	N	E	

ÉESI École européenne
supérieure de l'image
Angoulême-Poitiers



Le Confort Moderne comme lieu de soutien à la création et à l'émergence artistique, accueille chaque année deux artistes diplômé.e.s de l'École Européenne Supérieure de l'Image Angoulême / Poitiers, pour une résidence de 4 mois (de septembre à janvier). Au-delà de la mise à disposition d'un espace de travail et d'hébergement, Emma Pinoteau et Pierre Richard, créateur.ices diplômé.e.s en juin 2022 bénéficie des savoirs-faire de l'équipe du Confort Moderne et la visibilité de ce centre d'art labellisé d'intérêt national. Ce programme de résidence en partenariat avec l'ÉESI fait parti du dispositif de professionnalisation *Supercanon*, combinant formation à l'environnement professionnel et mise en situation auprès d'opérateurs majeurs de l'économie de la culture artistique, en vue de favoriser l'émergence des jeunes auteur-es et artistes diplômé.e.s de cette école.

L'a(t)tente

Notre rencontre

Emma Pinoteau chantait *Bella ciao* en incisant sa cuisse. À chaque couplet, une nouvelle ligne de sang apparaissait, à côté, les abeilles butinaient. Dans le son et les lignes, une partition. On était dehors, sur l'herbe, assis.es sur des bancs. En cercle. En rythme. Avec cet hymne à la résistance, elle ancrerait son derme. Honneur aux saisonnières qui désherbaient les rizières dans des conditions sans nom. Les abeilles et les italiennes ouvrières. Pierre Richard, lui, nous a convoqué.es dans une sorte de caverne, une carrière abandonnée. Le pouvoir de la grosse cloche en bois qui ponctuait son entrée est celui de l'évocation – pas de son. Le timbre était donné. Il s'applique alors à activer l'une de ces machines-instruments qui logent le temps. Une cordelette, un bâtonnet, il tire comme pour démarrer la machine. Créer l'étincelle. Il insiste. On y passe du temps. Mais il n'y a pas de moteur. Juste un petit système à activer pour ne rien déclencher. Si ce n'est l'attente, la concentration, créer un simple moment d'attention.

C'est un caravansérail, une hétérotopie.

Emma Pinoteau et Pierre Richard ont été invité.es par le Confort Moderne, façon post-diplôme, pour une résidence de 4 mois. Ensemble, iels ont réalisé l'exposition *En attendant l'orage*. Le point de rencontre dans leur pratique n'est pas immédiat. Tes machines, Pierre, absurdes. La tienne, Emma, encre. Et ensemble, vous fabriquez la tente, un chapiteau circassien. Un lieu de passage, le temps d'une halte : vous m'avez dit c'est un caravansérail, une hétérotopie.

En attendant l'orage

Comment s'empêcher de voir dans le titre de l'exposition un écho à deux grands classiques du théâtre : *En attendant Godot* et *La tempête*. Avant même d'entrer, vous nous projetez au cœur de l'absurde, de la tragicomédie ou du surnaturel. Dans la première, deux vagabonds se retrouvent à la tombée de la nuit. Ils ne font qu'attendre, un sens existentiel. La seconde met en scène une vengeance honnête par une tempête que Ariel, l'esprit du vent, déclenche. C'est le nœud puis l'avalanche rédemptrice.

Claire Luna

EN ATTENDANT L'ORAGE

Emma Pinoteau et Pierre Richard



Non pas des commencements et des fins mais une sensation qui n'en finit pas¹

Claire Luna – Dans l'attente que vous créez, doit-on comprendre une quête de sens ou c'est une manière d'inviter à la vigilance ? J'ai le sentiment d'une situation qui dirait une existence fragile, ou un trouble. Ce serait donc ça le Confort Moderne : un calme qui gronde sur le qui-vive. Vous m'avez parlé de l'orage comme d'un totem onirique... Que personnifie cet orage au cœur des vibrations qui vous réunissent ? Celle dans les os et les chairs lorsque l'aiguille vrombit pour toi Emma, les tremblements du tonnerre pour toi Pierre. Ces tremblements sont le pouls de la tension face à la menace et couvent la révolte ? Ou sont-ils ceux du doute et du tâtonnement, une transe, une façon de voir la vie comme une suspension ?

Pierre Richard – Il existe une force multi-sensorielle dans l'orage. C'est d'abord une apparition soudaine, brute qui fait irruption par une force progressive et lente, à la manière d'un crescendo. Le ciel se voile, la terre se met à sentir le pétrichor et le vent monte de concert avec la pluie. Puis c'est le son, la vibration qui sonne l'alerte, le ciel se déchire en fracas et l'air semble vibrer de manière sourde. Le ciel se zèbre et la terre craque. Une telle atmosphère en tumulte semble un temps suspendu. Il y a une analogie dans l'orage à une sorte d'animisme contemporain. Nous sommes à l'écoute d'un monde qui vibre, qui crie, qui mute. Le climat souffre peut-être lui aussi. Désormais, l'intensification des catastrophes naturelles reconfigurent notre rapport au vivant et à ses fragilités. Ces mutations nous touchent et nous convoquent sans pour autant que nous y apportions des solutions. Je trouve qu'il y a une forme d'incapacité fascinée face aux perturbations climatiques. Nous avons voulu convoquer cette atmosphère en tension pour créer un espace et un temps en lévitation. Les vibrations

envahissantes nous désorientent, nous enivrent et dans ce cadre, des possibles se révèlent. C'est une analogie des soulèvements que nous avons pensé comme une bascule du climatique vers l'intime puis le regroupement. Pourquoi et surtout comment se rassembler face au spectacle et au danger d'un orage ? C'est une allégorie que nous proposons dans cet espace. Ce qui nous pousse à agir collectivement, c'est cette infime étincelle d'éclair qui nous touche individuellement.

Emma Pinoteau – J'ai le sentiment que le tremblement est un point de départ. Trois ans auparavant nous devions monter une exposition avec Pierre mais la situation sanitaire nous a contraint à métamorphoser notre proposition en projet radiophonique. Les vibrations ont continué d'animer nos recherches respectives et c'est un socle de l'imaginaire que nous proposons. Ce tremblement est la métaphore d'une situation d'alerte, sur ce qui gronde au loin. L'orage lui n'est pas encore là, il ne le sera peut-être jamais d'ailleurs, d'où la dimension d'attente. Les vibrations qui résultent des tremblements sont comme des résonances sympathiques, c'est le diapason qui nous aligne sur la même fréquence. La matière et le mouvement sont ce qui nous composent, c'est comment on se rencontre qui nous intéresse. On souhaitait intégrer le corps des visiteurs à l'espace, pour la circulation mais aussi pour qu'ils s'en emparent. L'espace que nous proposons est une hétérotopie, une ouverture sur un imaginaire commun possible. Une certaine utopie qui fixe un point de rencontre pour faire état de nos dynamiques. C'était aussi l'occasion de définir nos ancrages, nos moyens de créer du lien et de se retrouver dans le contexte de la galerie. Cet orage c'est possiblement un point de tension mais aussi un point de rupture, un changement d'état. Proposer un refuge pour organiser une révolte ? Ou peut-être se retrouver pour entrer en résistance, ensemble.

¹ «La pensée du tremblement éclate partout, avec les musiques et les formes suggérées par les peuples. Elle nous préserve des pensées de système et des systèmes de pensée. Elle ne suppose pas la peur ou l'irrésolu, elle s'étend infiniment comme un oiseau innumérable, les ailes semées du sel noir de la terre.» Édouard Glissant, la pensée du tremblement dans *La Cohée du Lamentin / Poétique V*, Gallimard, 2005.

² Le Breton David. « Le monde à fleur de peau : sur le tatouage contemporain », in *Hermès, La Revue*, vol. 74, no. 1, 2016, pp. 132-138.



Aux quatre vents

CL – Vous souhaitez proposer une alternative à la fiction, entre danger et fascination. Empreinte de nomadisme et d'un certain sens du collectif. Deux dimensions qui se retrouvent dans vos pièces comme dans vos vies. À quel déplacement nous invitez-vous sans caravane à une époque de déluge ? Vous proposez une étape ou un passage ? Le caravansérail est un refuge, ici il est ouvert aux quatre vents, voire menaçant. J'ai le sentiment d'une inversion dans sa fonction...

EP – On avait envie d'un espace chaleureux. Il nous est vite paru évident qu'il fallait créer un lieu dans lequel on puisse s'intégrer sans se sentir mis à distance des propositions sculpturales. Pour ramener du commun et une énergie collective à cet espace. Ce tissu, cette tente, est un toit qui architecture l'exposition. Dans nos pratiques il est souvent question d'amener la proposition artistique hors des espaces conventionnés. Ici, l'idée était de créer un extérieur dans l'intérieur de la galerie. Pour rompre l'esthétique du white cube et proposer un abri, une peau sous laquelle on se rassemble, on passe, on s'assoit. La tente pose le décor, le cadre de cet imaginaire collectif se déploie comme un espace d'accueil mais aussi d'escale. Si les murs n'existent pas c'est avant tout pour ne créer aucune frontière ou zone occultée. Tout est visible et disponible pour que l'individu puisse se projeter dans cet imaginaire sans zone d'ombre ou de dissimulation. Il n'y a pas de menace explicite, c'est plutôt suggéré et à distance. Le ciel gronde mais l'orage aura-t-il lieu ? Et s'il arrive, serons-nous abrités sous cette tente ? Il est peut-être une illusion, un mirage, un espoir.

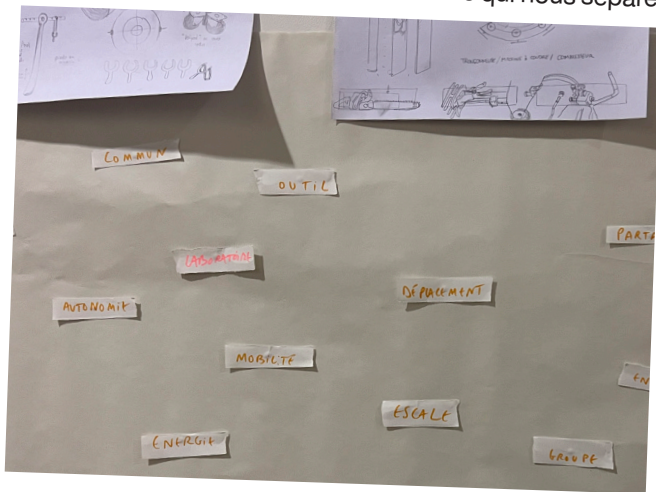
PR – L'idée initiale était de bâtir un cocon, un espace de rencontre en suspens du temps comme l'est souvent une exposition : un espace magnétique. C'est également une étape, une escale pour nous deux dans le cadre d'une telle résidence : investir, penser et produire sur place puis repartir. Ce chapiteau de toile orange repense l'architecture de la salle et invite à s'y installer, sans cloisons, à vue. Il y a une sensation chaleureuse et envoutante sous ce tissu chaud. On peut s'y asseoir sur des bancs ou s'y allonger sur l'installation sonore des tables. C'est également un espace de partage et de rencontre de nos travaux respectifs. Le temps d'une cérémonie de tatouage collective autant que de potentielles formules alchimiques. Nous invitons donc à venir prendre un peu de recul sur l'efficacité, à ralentir la cadence et à prendre son souffle. Le monde s'agite mais vous êtes ici dans un espace de care, de partage et de possible. Cette idée d'un espace hétérotopique propose alors un imaginaire vers la rencontre, vers d'autres possibles, vers d'autres marges. Nos parcours respectifs se croisent et se rencontrent peut-être ici.

Scratch et suie s'éprouvent

CL – « Dans nos sociétés, les tatouages sont individualisants et signent un sujet singulier dont le corps n'est pas relié à la communauté et au cosmos comme il l'est dans [certaines] sociétés, mais est à l'inverse une affirmation de son irréductible individualité ». ² En effet, le tatouage, tel qu'il est récemment pratiqué en Occident, relève de l'intime en salon. Il est un haut lieu de l'individualisation du sens et du corps. Mais toi, Emma, tu décides de rendre l'expérience collective et publique. Puisque le soir du vernissage, un groupe de personnes avec qui vous avez échangé en amont, sera traversé par un motif commun et pérenne. Quatre artistes marqueront leur peau. Cette peau qui nous relie à l'autre, au monde, nous en sépare et nous en protège aussi. Quelle dimension rituelle ou de partage souhaites-tu réinjecter par le tatouage tel que tu le pratiques toi ? Et, comment vois-tu la vulnérabilité ou la douleur exposées ?

EP – On a tendance à oublier que la peau est un organe. Qu'elle est vitrine, surface ou barrière de nos intimités. À la fois protection mais aussi ouverture vers ce qui est au plus profond de soi. C'est l'espace de la cicatrice mais c'est surtout l'enveloppe avec laquelle on fait l'expérience du temps. Le tatouage a quelque chose de magique, il fait apparaître à la surface de soi une action, une histoire, une fiction que l'on se crée. Bien qu'il soit un outil d'appropriation individuelle, on échange, on se rencontre et se découvre par le tatouage. Pour cette exposition et dans la continuité de ma recherche, il m'était nécessaire d'amener le tatouage au cœur d'une performance de groupe. C'était aussi l'occasion de replacer le tatouage dans un mouvement collectif. Puis de penser le corps, les corps, le groupe en situation de vulnérabilité. Ici des personnes qui ne se connaissent pas et qui ont fait la démarche de s'inscrire auprès du Confort Moderne, donc qui choisissent d'être au centre de cette proposition. Qu'on pratique le tatouage ou qu'on le reçoive, indirectement il nous rassemble. Le tatouage porte une grande histoire du nomadisme et du voyage. L'idée c'est de montrer comment le tatouage, même en occident, existe en dehors du cadre du salon. De le sortir de la dimension dans laquelle il serait uniquement un produit de consommation ou de désir. D'autres utilisations du tatouage sont pratiquées mais rendues invisibles car considérées comme clandestines. Le vernissage est le point de départ de l'exposition mais également le point de départ de leur cicatrisation. Il ouvre à de nouveaux rituels : celui du soin de la plaie et du processus de guérison. Ici l'idée était de penser la fragilité comme une force. La force d'un groupe qui se rencontre dans l'épreuve de cet encrage, dans cette ligne qui fait

mémoire de cet événement. Ces individus vont constituer le corps de la performance mais vont également vivre avec sa trace. Comme un message d'altruisme pour les futurs liens inter-générationnels. Une nécessité de s'harmoniser, de s'ancrer dans un temps de vulnérabilité partagée. Une occasion de vibrer ensemble par le dermatographe et l'épreuve d'une douleur collective. La frontalité qu'amène le dispositif peut renvoyer à un certain voyeurisme car la douleur dévoilée est encore perçue comme taboue dans notre culture. Mais si l'intime montré permettait de mieux accepter nos fragilités, nos cicatrices ? La guérison commune qu'amène cette performance me semblait aussi porteuse d'un espoir nécessaire. Il n'est pas question ici de chercher un antidote au temps, mais de chercher par le mouvement et le partage un remède à ce qui nous sépare.

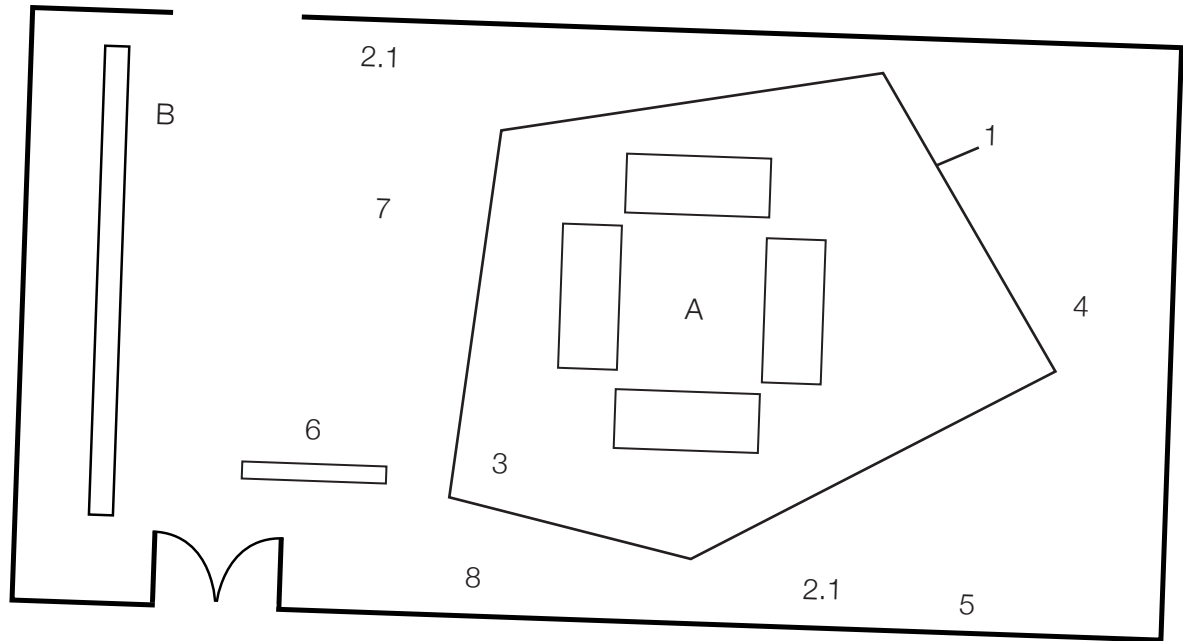


Facteur de troubles

CL – Avec tes pièces qui habitent, ci et là, l'espace, tu sèmes, Pierre, le désordre et sembles dire l'absurdité du monde. Tes machines, ou instruments, ces formes que tu proposes ont des fonctions potentielles, tu les construis avec des matières que tu récoltes, des déchets de l'industrie, nos restes. Tu projettes dans cet espace la question de l'habitat en convoquant le chantier, la cuisine et le jeu. Ton amour pour les objets te porte à jongler avec la ruine et l'héritage, des matières que tu transformes par alchimie et le refus de l'efficacité. Tu joues souvent à la bascule : les cymbales sont des cibles, le chaudron une bétonnière, les tire-chailles³ ont des allures de bijoux, tu diffuses l'orage et distilles la suie. En réinventant les usages du commun, tu nous mènes par le bout du nez. Mais, vers où ?

PR – Je pense qu'il y a une absurdité de l'art à vouloir résoudre des équations. Je ne me sens pas dans ce rôle, je préfère interroger ce qui fabrique des liens, de la pensée ou de l'attention par des images, des objets et des situations. Et surtout comment construire du sensible collectif et inclusif. Habiter et jouer sont deux manières de remettre le partage (du temps, des espaces, de l'expérience) au centre de pratiques communes par exemple. Je propose ce grand chapiteau orange, deux bancs et un jeu d'adresse avec quelques lance-pierres et des cibles en bois, comme des invitations. Je vous appelle à vous en emparer. Il se cache du potentiel de rassemblement et de participation dans la plupart de mes travaux. Je fabrique des machines ou des instruments qui s'éloignent d'une efficacité pure en réduisant leur fonction pour en redessiner les conditions d'usages. J'emprunte des formes et des gestes d'un répertoire culturel commun et leur propose de nouvelles partitions, de nouveaux sentiers. Dans mes sculptures, cela passe par exemple par le renversement des matériaux : un chaudron en bois fendu, inutilisable donc, répond à un alambic qui ne distille qu'une odeur de goudron repoussante. Je ne cherche pas à me débarrasser des objets techniques mais à en repenser les notices. J'aime tordre ces règles de la fonction, cela ricane un certain humour absurde et acide, cela tourne la production en dérision, cela chuchote une fragilité singulière, hors d'état de nuire. Ainsi je suggère une certaine réappropriation des outils : j'emprunte des méthodes de fabrication industrielles pour les ramener à une échelle plus accessible. Cela passe par une pratique du faire par soi-même parfois artisanale. C'est ce que nous propose le grand phare lumineux qui figure des machines à repenser le monde. Ces dispositifs désarmés, distraits, nous résistent alors parce qu'inefficaces, inadaptés et insolents. Cela les rend captivant, en quête de sens, poétiques et donc magiques. Je les montre comme des sculptures intrigantes, alchimiques figées dans un anachronisme entre vestige artisanaux et utopies d'usage d'un futur inconcevable. Ensemble elles forment un magma, une constellation de chantiers permanents qui sonnent l'heure de repenser les communs et le partage, l'habitat et la vadrouille, l'amitié et les meutes, le jeu et la fête.

³ Un tire-chaille est un lance pierre dans le Poitou.



Pierre Richard

1. *Repli (chapiteau)*
Toile, mât en fonte d'aluminium, plots en platane, 10m x 8m, 2023
2. *Repli (bancs)*
2 bancs en noyer, 180cm x 43cm x 40cm, 2022
3. *Chantier cuisine*
Loupe de prunier, structure acier sur roues, 80 x 60 x 110 cm, 2023
4. *Fête fuite*
Distillation de suie, alambic sur brouette, 180 x 150 x 80, 2020
5. *Le phare (souffler, trancher, relier)*
Tôle et structure acier, néon, 240 x 140 x 130 cm, 2022
6. *L'orage (vibrer)*
Ressorts et cercle acier, fonte d'aluminium, haut-parleur basse et corde en chanvre, 140 x 140 cm, 2023
7. *En meute (tire-chailles)*
6 lance-pierres en bronze, portants en acacia, érable, chêne et roues, dimension variable, 2023
8. *En meute (cibles)*
7 cibles en acacia, buis, érable, houx, if, sipo et suie, dimension variable, 2023

Emma Pinoteau

A. *Plexus vibration*
Installation sonore continue, pin, cellophane noir de tatouage, plexiglass, création sonore via haut-parleurs contact, 4min, Dimensions variables, 2023
Le public est invité à s'allonger sur les structures pour ressentir la vibration du son

B. *Cristaux de suie*
Fragments d'os en paraffine, suie, encre de tatouage, texte, dimensions variables, 2023

Relier

Performance dans le cadre du vernissage du vendredi 10 février, performance d'encrage collectif par 4 performeuses/tatoueuses pour 8 personnes, durée variable, 2023

Le Confort Moderne bénéficie du soutien de la Ville de Poitiers, du Ministère de la Culture - DRAC Nouvelle Aquitaine, de la Région Nouvelle Aquitaine et du Département de la Vienne.

Cette résidence a été menée en partenariat avec l'ÉESI Angoulême / Poitiers, dans le cadre de son dispositif *Supercanon*, soutenu et activée par le ministère de la Culture, la Maison des auteurs de la cité de la bande dessinée, le pôle Image Magelis, le Programme de Résidence de Can Serrat, la fondation Martell de Cognac, le CIAP Vassivière, la Villa Bloch de la ville de Poitiers et le Confort Moderne.